

Eloge de la langue française par l'étranger

Pierre DORTIGUIER*

Pierre Dortiguiier, professeur de philosophie, admissible à l'agrégation, consultant à l'IRIB

Résumé: Le français, développement du dialecte nordique picard, autour d'Amiens, dans la Somme, a grandi dans un jardin italien, en s'imposant des règles imitées de la romanité mise en valeur par la Renaissance ; la question posée ici est celle de l'objectivité du jugement porté sur ses qualités d'ordre, de clarté et de sociabilité par le comte Rivarol dans son discours berlinois sur l'universalité de la langue française, le 2 juin 1784, comme si seule une certaine provenance étrangère pouvait exceller, dans la compréhension d'une logique linguistique, se demande l'auteur. De Madame de Staël au grammairien Wallon Maurice Grevisse (1896-1980), une maîtrise du français semble requérir une certaine distance avec le tempérament national.

Mots-clés: Rivarol, universalité, langue, monde français, francophone, Wagner, Voltaire, Gobineau.

1. Introduction

Une distinction est faite entre français et francophone, étendue à tous ceux qui ont suivi la voie «antique» de la colonisation romaine, de la romanité qui instaurait une capitale et convertissait en provinciaux ceux qui étaient devenus des satellites! Et l'un des paradoxes de la France, contrairement à l'Angleterre colonisatrice de peuplement, et maintenant ainsi sa république maritime ou Commonwealth, et à l'Allemagne dont les émigrés se fondent, par un certain tempérament cosmopolite, dans le milieu qui les adopte, -et dont l'Alsace est l'exemple typique-, est d'identifier sa langue à une forme de vie politique et même de pensée, au point de convertir son nationalisme en universalisme, et de faire de sa langue, du moins au 18^{ème} siècle, celle la mieux écrite par des étrangers, et des souverains de l'Europe. Ce siècle est terminé, avertissait Goethe, dans ses entretiens, et néanmoins cette culture du français par l'étranger perdure et assure même au pays une part de sa renommée actuelle. Ainsi le prix Nobel de littérature 2008 est-il un enfant breton de l'Océan indien, et ce titre dit assez que la gloire du français et son perfectionnement est très souvent, chose paradoxale, le fait de ses amis ou d'exilés, peut-on dire, plus que de sa famille.

2. Une observation de Gobineau

Le comte Gobineau, diplomate à Téhéran, ami de l'Iran et grâce à qui les mœurs du pays, son caractère et ses nombreuses affections familiales trouvèrent un public dans le

* dortiguiier@hotmail.com

monde francophone entretenu superficiellement, comme encore, dans l'idée d'une corruption de l'esprit asiatique, «*tandis que les Occidentaux sont la vertu*» (Cf. Introduction aux *Nouvelles Asiatiques*, 1992), et accrurent la réputation d'un Etat jusqu'alors plus connu par la lecture des Anciens que par l'observation réaliste de savants et des récits de voyageurs,- a prétendu que la langue française est dans un rapport direct avec l'italienne: que les deux idiomes auraient même perdu de leur acuité ou de leur verdeur germanique originelle- sensible encore dans le dialecte Frioul et bernois- pour former une moyenne, en abandonnant à l'autre ses meilleures qualités. Ce sentiment provenait aussi de ce que l'influence italienne avait prédominé longtemps à la cour, que le mot de français était une déformation de *francese*, se substituant à françois demeuré prénom, et aussi de ce que la bourgeoisie avait tant admiré les financiers, les artistes et le commerce florissant de produits de cette péninsule qui l'avait enrichie, qu'elle s'inventait, comme dans ma ville natale de Toulouse, à la fortune due au «*pastel*» (http://fr.wikipedia.org/wiki/Pastel_des_teinturiers) ou pâte des teinturiers, - dans ses hôtels de la Renaissance en briques roses- , des noms et des ascendances italiens. «... *le français abonde de son mieux dans la nuance méridionale, et ne fait pas moins de pas vers l'italien que celui-ci n'en fait vers lui*» (Gobineau Arthur de, 1884, 489).

La France monarchique, tout comme les Républiques et l'Empire des deux Napoléon, ne maintenait son prestige des armes qu'en promenant ses fanions de régiment du nord au sud, jusqu'au royaume de Naples et en Sicile pour déjà en chasser, si l'on en croit les chroniques médiévales, le populaire roi Manfred¹, faisant se déchaîner contre elle le massacre dit des «*Vêpres Siciliennes*»².

2.1. France italienne et Italie française!

Cette présence en Italie déteignait sur les idéaux juridiques, politiques et religieux, et sur les arts, puisque le classicisme dont la France se réclame, dès l'aube des Temps Modernes, s'est forgé à l'imitation des règles italiennes, ce dont les meilleurs peintres et dessinateurs ou graveurs, les Poussin, les Claude Lorrain, au 17^{ème} siècle, sont le témoignage! Ce dernier, qui fut pâtissier aussi, inventeur de la pâte feuilletée, a été le plus romain de nos artistes, et est connu pour son art des couchers de soleil rasant la campagne. Serait-ce à dire qu'il y a une recherche de l'ordre à l'extérieur de la France pour mieux dompter un tempérament porté, selon le mot du même Gobineau, à l'instinct révolutionnaire, aux luttes de faction, qu'elles soient aristocratiques ou bourgeoises, et aux frondes? La clarté de la langue et sa logique se seraient affermies au fur et mesure qu'un Etat, à savoir un monarque – royal ou républicain, sacré ou laïque- et ses fonctionnaires disciplinaient un peuple divers, mais incapable d'unir ses composantes pour maintenir un foyer politique et culturel autonome; comme ces principautés allemandes en lesquelles Goethe, autre ami de l'Iran mystique musulman, a vu avec raison l'essor fécond et durable, constant de la culture et de la liberté de

¹ Il s'agit du fils naturel du légendaire Empereur d'Allemagne islamophile Frédéric II Hohenstaufen, lequel jeune homme aurait été, selon des chroniques douteuses, défait par le comte d'Anjou en Italie et tué, à la bataille du Bénévent, le 26 février 1266, et non pas de la fiction romanesque poétique donnée par Byron d'un être fantastique, et que le goût de Frédéric Nietzsche, et surtout, en 1848, celui bien supérieur de Robert Schumann, tous deux, du reste, fort dépressifs, a mis en musique.

² Les vêpres sont une cérémonie religieuse d'adoration de fin d'après-midi, avec exposition du Saint-Sacrement, mot formé sur le mot «latin» vesper, soirée, vers 17 heures; il est raconté, des Vêpres siciliennes, dont le théâtre était Palerme et Corleone, le 31 mars 1282, un mardi de Pâques, et que Verdi en 1855, a pris pour thème d'un opéra, que les Français y ont été tous, sauf un, estimé pour sa charité, -ce qui paraît bien imaginé- assassinés par la population exaspérée de leurs tracasseries fiscales, chose, celle-là, très vraisemblable!

création de son pays, notre mère à tous, comme le qualifia son traducteur de la première partie de son *Faust* le poète parisien Gérard de Nerval.

Mais la langue française, si elle est ornée des travaux de ceux qui ont épuré le dialecte originel, le picard, situé dans le département de la Somme, autour d'Amiens, - car le français est d'essence linguistique nordique, d'où sa tendance périodique au classicisme, à l'élimination des métaphores, au purisme d'un Paul Valéry - a reçu des étrangers, jusqu'à ce jour, les analyses les plus pertinentes touchant son pouvoir de compréhension, d'exposition logique, de ce que Descartes nomme la synthèse; celle-ci désigne l'énoncé ou la classification des résultats acquis, cependant que la plasticité est revendiquée par l'idiome germanique, à cause de la force donnée par trois auxiliaires, être, avoir et devenir, propices à l'invention de concepts, à la transformation de verbes en substantifs. La traduction entre les deux langues est un exercice difficile, et de grands noms y ont attaché leur gloire, comme Ernst Jünger (1895-1998), par exemple, qui réussit le tour de force de rendre en sa langue maternelle l'œuvre de celui qui attache sa gloire littéraire, à l'examen le plus apprécié de la langue française, le comte Antoine de Rivarol (1753-1801)¹!

Il était, natif de Provence, né Rivaroli, d'une lignée du nord de l'Italie, piémontaise, assure-t-on, et sa liberté fut telle qu'il ne souffrit pas les imitateurs de la Révolution libérale américaine, qui –selon le mot de l'évêque Talleyrand – agitent le peuple avant de s'en servir. Ce fut à Berlin, dans un milieu – y compris israélite – francophone, - puisque les loges maçonniques juives y tenaient leurs séances uniquement en français pour en exclure les maçons seuls germanophones - sous le règne de Frédéric le Grand (1712-1786) qui l'en nomma membre associé, à l'Académie des sciences, que l'enfant d'immigré italien put disséquer la langue française pour en bien marquer, en anatomiste, les nerfs qui lui donnaient sa sensibilité et son mouvement, sa raideur inflexible parfois, par rejet de l'équivoque. Ce *Discours sur l'universalité de la langue française*², du 4 juin 1784, devrait être surtout connu et apprécié des Français, dira-t-on mais il intéresse, et n'est même entièrement compris que de ceux qui peuvent comparer cette langue avec leur idiome, comme c'était le cas de son auteur qui avait traduit *l'Enfer* de Dante.

Quel est le point saillant de l'idiome français et dans quelle mesure il exprime un tempérament qui veut afficher une clarté d'expression, mais se fait vite traiter de superficiel ? Très caractéristique à cet égard est la citation que nous avons faite incidemment, sur le site de la radio iranienne, de la lettre du 20 mai 1771, de Voltaire à son ami de jeunesse et membre de l'Académie française, militaire renommé, le maréchal et duc de Richelieu: «Je juge, à vue de pays, que notre nation a été toujours légère, quelquefois très cruelle, qu'elle n'a jamais su se gouverner par elle-même, et qu'elle n'est pas trop digne d'être libre»

Avant d'y répondre, en laissant le lecteur parcourir ces pages rivaroliennes les plus nobles écrites par un homme qui risquera plus tard de perdre la tête au premier éclatement de l'orage parisien, et devra sa survie à l'exil volontaire bruxellois, nous pouvons consulter un Français de l'intérieur, et du reste correspondant sympathique de Gobineau, l'illustre breton Ernest Renan (1823-1892) qui rejette la thèse de l'identité

¹ Cf. notre article dans «Ernst Jünger», les Dossiers H, éditions L'Age d'Homme, 592pp, Paris, 2000, p. 454-456, «L'idée de Rivarol dans Jünger» où Jünger avoue «dans l'allocution prononcée devant les entomologistes de Bavière, «Je ne crois guère que, sans mon long dressage acquis dans l'étude des objets de la nature, je me serais risqué à traduire un auteur aussi difficile que Rivarol».

² <http://www.bribes.org/trismegiste/rivarol.htm> il est notable, au début du discours, que Rivarol parle d'un monde français, comme autrefois, écrit-il, le monde romain.

nationale par l'enracinement ethnique et ne le conçoit que linguistiquement: il y a là une inintelligence de l'aspect local, resté essentiellement dialectal de toute expression populaire; alors que la France idéaliste et juridique, abstraite, objectera-t-on en terme de philosophie, identifie la langue à l'autorité de l'Etat devenu censeur par son Académie française, fruit d'une décision politique. Il ne gouverne plus un pays mais administre des provinces, puis des départements sans cesse urbanisés, avec une campagne dépeuplée. A quel prix, pourra-t-on alors demander, une langue claire revendique-t-elle un pouvoir de raisonnement, de critique des idées, bref de réflexion logique? Est-ce en sacrifiant sa liberté à une volonté académique de régenter les modes de pensée, d'exclure par le goût, au nom de l'esprit de la langue, des formes adaptées à l'échantillon de population éloigné du pouvoir, hier la Cour de Versailles ou les Tuileries, aujourd'hui les médias ? Il est certain que nous ne pouvons offrir la même diversité française que celle qui, au temps des fêtes religieuses ou de célébrations proches, permet de faire retentir du saxon, du bavarois, du tyrolien etc. pour chanter sur différentes scènes télévisées ou radiophoniques retransmettant les chorales, une mélodie ainsi transposée et laissant transparaitre une identité d'origine, plus haute, dans un parler commun ancien, dit tudesque. La langue française reste fixée à un usage national et politique, que la notion de capitale impose à un pays qui reste perplexe quand l'Italie lui vante ses villes supérieures à la charmante Rome, laquelle ne vaudra en effet ni Florence, ni Venise, ni Turin, Milan ou Naples, sauf à rêver de l'antique.

Il y a –a-t-on prétendu- une tyrannie de la mode, une manière parisienne de dicter les goûts, et de s'emparer même des réputations provinciales. Ce Grand Siècle que nous célébrons, surtout depuis que le créateur de l'histoire moderne et du concept de philosophie de l'histoire Voltaire a publié *Le Siècle de Louis XIV* (1751), fut une gloire d'abord de la Normandie, dont Pierre Corneille –le Shakespeare français- est l'enfant, formé comme de nombreux fidèles de rite catholique de cette province, dont le dialecte est de l'ancien saxon, à l'école littéraire et de foi espagnole ; et ce fut le prestige de l'Ile de France, la chute du superintendant Fouquet dont on admire le jardin tracé par André Le Nôtre(1645-1700), à Vaux-le-Vicomte, causée par la jalousie royale, qui attacha la seconde moitié du siècle à Paris. Rouen, du reste, fut longtemps une plus riche ville, mais l'histoire officielle a étouffé progressivement la province ou le pays, en excitant aussi l'humeur frondeuse et contestataire des écrivains, augmentant ainsi la vivacité de la langue, plus à l'aise dans le duel des idées que dans leur production.

L'intérêt de faire ainsi s'exprimer des étrangers en français et de suivre leur opinion sur la formation de la langue et le caractère national qui la freine et lui assure une certaine unité, en contrepartie, est de produire aussi des styles et des contenus littéraires plus indépendants que ceux des Français indigènes ou de souche, selon une expression reçue et popularisée par l'immigration postcoloniale ou de la fin des protectorats et mandats! L'on traite l'étranger comme un dilettante admis pour sa touche d'exotisme, et cette dernière a assuré, par exemple, le succès de littérateurs aussi divers que Jose Maria de Heredia (1842-1905), né espagnol de Cuba et naturalisé français en 1893, du mouvement du Parnasse ou Leconte de Lisle (1818-1894), qui écrit

«Autrefois, quand l'essaim fougueux des rêves
Sortait en tourbillonnant de mon cœur transporté;
Quand je restais couché sur le sable des grèves,
La face vers le ciel et vers la liberté;

Quand chargé du parfum des hautes solitudes,
Le vent frais de la nuit passait dans l'air dormant...» (Leconte de Lisle,
1942, 217).

et maintenant d'un Le Clezio, né de l'Océan Indien, disions-nous, de parents bretons britanniques de nationalité, tous excentrés du parisianisme.

A côté de Rivarol que nous citons, il y a aussi la seule littérature philosophique française qui ait trouvé ses titres immortels, peut-on dire, dans la personne de Madame de Staël qui a donné à la langue française une tête métaphysique; peu lue aujourd'hui, mais étonnamment brillante, simple, dépouillée, dans une ligne classique voltairienne, qui dépasse en intérêt même le si remarquable et ingratement négligé Victor Cousin¹ (1792-1867), ou le ministre François Guizot (1787-1874). Cette même auteure née Necker, qui démontra le suicide du genevois Jean-Jacques Rousseau, (*Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, 1789)- et dont le père fut ministre suisse de Louis XVI- , a su exposer avec l'enthousiasme faisant défaut au caractère national, plus prosaïque que poétique, - selon le compatriote d'Ernest Renan, le médecin breton Ferdinand Destouches dit Céline, dans un pamphlet sulfureux- , les motifs et les idées, les termes et le fil de l'argumentation des principaux penseurs allemands de la fin du 18^{ème} qui bâtirent l'idéalisme; redonnant par la clarté française une plus facile accession à l'essentiel de leur solide pensée et profondeur. Serait-ce à dire que la langue retrouve dans l'estime que lui porte une main étrangère, une plume strictement appliquée à tourner en objet de conversation, à vêtir de sociabilité, à communiquer au plein sens du terme, un contenu de pensée, au-dessus des passions partisanses?

L'opinion de Rivarol – suivie par l'écrivain Ernst Jünger – est que le français est une langue de société non pas exactement cultivée, mais civilisée au sens du terme désignant une certaine retenue ou politesse devant les pouvoirs et les personnes, en somme, quelque impersonnalité, qui livrerait un propos, tout en réservant la liberté des personnes! «*Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine.*» conclut le Discours berlinois fameux.

L'on songe à Goethe dissertant sur le tempérament mathématique du séducteur français, qui est aux antipodes de sa définition, définissant dans ses *Mémoires et Réflexions*, l'idiome allemand, la langue de l'enthousiasme!

2.2. La philosophie de langue française de source allemande

Il peut sembler paradoxal, de restreindre la langue française à l'expression du goût ou des bienséances, comme nous y invite l'analyse de Rivarol que nous reproduisons, et de ne pas l'attacher à la philosophie, car le français en fut au 17^{ème} siècle la langue, surtout avec Leibniz (1646-1716), dans son dialogue des *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain* (parus en œuvre posthume en 1763), son *Discours de métaphysique*, sa *Monadologie*- qui est son système du monde des esprits et des corps harmonisés par la prescience divine, et enfin, son *Essai de Théodicée*² –ou sur la justice divine- dont la préface est un éloge de la continuité prophétique de Moïse à Muhammad (paix soit sur Lui et ses descendants), donné comme le successeur de Jésus,

¹. Une section de la bibliothèque de l'ancienne Sorbonne porte le nom de Victor Cousin qui y enseigna, à gauche en entrant dans la salle principale de lecture, accessible sur recommandation professorale. Victor Cousin visita Goethe en octobre 1820, et Guizot fut premier ministre protestant, très appliqué à la recherche historique.

² Néologisme forgé en grec par Leibniz,- paru d'abord à Amsterdam, 1740; Le titre entier est: *sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal.*

(béni soit-il), aussi claire que rarement lue et citée par nos esprits forts ! C'est que la philosophie française, n'est point une affaire théorique, mais surtout pratique, ainsi que Voltaire, le 18 juin 1770, de sa propriété de Ferney, s'en ouvre à Madame du Deffant, qui tenait un salon célèbre et était devenue aveugle, - au sujet de la duchesse de Choiseul. « car ce n'est pas assez de s'exprimer avec justesse, de s'exprimer avec agrément, de fouler aux pieds les préjugés de tant de pauvres femmes et de sots hommes, de connaître bien le monde, & par conséquent de le mépriser; mais se retirer de la foule pour faire du bien, encourager des arts nécessaires, être supérieure à son rang par ses actions comme par son esprit, n'est-ce pas là la véritable philosophie? » (Voltaire, 1802).

Telle fut en effet la véritable, et non la caricature qu'en donne la laïcité militante des nouveaux Français, comme l'Europe désignait ceux de l'époque révolutionnaire, dont les soubresauts sont sensibles. Rivarol dont Voltaire a dit: c'est le Français par excellence, défend cette approche, ce point de vue, selon le mot français propre à Leibniz, savant et métaphysicien saxon de langue française,- devant le monarque le plus patriote allemand qui fût et en même temps le plus reconnaissant à la discipline du goût que lui imposèrent les classiques; sa préceptrice française calviniste lui faisant apprendre par cœur des tirades de Racine et Corneille:

2.3. Extrait du discours académique berlinois de Rivarol, 4 juin 1784.

«Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes», déclare le comte Rivarol à l'assemblée académique berlinoise, « c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin l'*objet* de cette action: voilà la logique naturelle à tous les hommes; -voilà ce qui constitue le sens commun. Or cet ordre, si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier. C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient; et l'inversion a prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.»

«Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison, et on a beau par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe; et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations: la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. *Ce qui n'est pas clair n'est pas français*; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Pour apprendre les langues à inversion, il suffit de connaître les mots et leurs régimes; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite, et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée; celles-là se précipitent et s'égarant avec elle dans le labyrinthe des sensations et suivent tous les caprices de l'harmonie: aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés.»

Rivarol fait allusion à la querelle de la musique italienne et française, et à la lutte de Jean-Jacques Rousseau pour faire accepter la supériorité de la langue et de l'art italien, qui ne seront surpassés à la fin du siècle que par l'opéra de Gluck, à Paris sur livret

français, mais faisant pressentir le drame symphonique wagnérien; il est sûr que la pureté de la langue des livrets de Gluck composés par des Italiens et des français et surtout de sa musique dissipe tout autre éclat.

2.4. Exemple de Gluck, maîtrise allemande du livret français d'opéra.

«Il est arrivé de là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne ou moderne, car ces deux arts vivent de sensations, la musique surtout, dont la propriété est de donner de la force à des paroles sans verve et d'affaiblir les expressions fortes: preuve incontestable qu'elle est elle-même une puissance à part, et qu'elle repousse tout ce qui veut partager avec elle l'empire des sensations. Qu'Orphée¹ redise sans cesse: *J'ai perdu mon Eurydice*, la sensation grammaticale d'une phrase tant répétée sera bientôt nulle, et la sensation musicale ira toujours croissant; et ce n'est point, comme on l'a dit, parce que les mots français ne sont pas sonores que la musique les repousse: c'est parce qu'ils offrent l'ordre et la suite quand le chant demande le désordre et l'abandon. La musique doit bercer l'âme dans le vague et ne lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini! Les accords plaisent à l'oreille par la même raison que les saveurs et les parfums plaisent au goût et à l'odorat.»

«Mais, si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue. Les métaphores des poètes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres; ils serrent le style de plus près, et leur poésie est plus haute en couleur. Il est généralement vrai que les figures orientales étaient folles, que celles des Grecs et des Latins ont été hardies, et que les nôtres sont simplement justes. Il faut donc que le poète français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvements heureux, par des alliances de mots. C'est ainsi que les grands maîtres n'ont pas laissé de cacher d'heureuses hardiesses dans le tissu d'un style clair et sage, et c'est de l'artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue que résulte tout le charme de leur style: ce qui fait croire que la langue française, sobre et timide, serait encore la dernière des langues si la masse de ses bons écrivains ne l'eût poussée au premier rang en forçant son naturel.»

«Un des plus grands problèmes qu'on puisse proposer aux hommes est cette constance de l'ordre régulier dans notre langue. Je conçois bien que les Grecs, et même les Latins, ayant donné une famille à chaque mot et de riches modifications à leurs finales, se soient livrés aux plus hardies tournures pour obéir aux impressions qu'ils recevaient des objets; tandis que dans nos langues modernes l'embaras des conjugaisons et l'attirail des articles, la présence d'un nom mal apparenté ou d'un verbe défectueux, nous font tenir sur nos gardes pour éviter l'obscurité. Mais pourquoi, entre les langues modernes, la nôtre s'est-elle trouvée seule si rigoureusement asservie à l'ordre direct? Serait-il vrai que par son caractère la nation française eût souverainement besoin de clarté?»

¹ Dans l'opéra, déjà représenté le 5 octobre 1762, avec livret italien, à Vienne, *Orphée et Eurydice* (au Palais –Royal, en trois actes et un ballet, le 2 août 1774) de Christoph-Willibald Gluck (1714-1787); né dans la forêt de Franconie (dont le nom dit l'origine germanique de celui de France), non loin de la frontière de Bohême, fils d'un garde-chasse de prince! Cf. *Une nouvelle Histoire de la Musique* de Lucien Rebatet, chez Robert Laffont, 1991: «Célèbre dans toute l'Europe, fait chevalier de l'Eperon par le pape, Gluck voulait la consécration de Paris. Il arriva au début de 1774 à Paris où il s'était fait appeler par la dauphine et bientôt reine Marie-Antoinette, qui avait été son élève à Vienne...il s'était concilié par des flatteries bien étudiées les grâces de Jean-Jacques Rousseau, qui professa pour *Orphée* la plus vive admiration après avoir effacé de sa mémoire toutes ses diatribes sur l'incompatibilité de la langue française et de la musique» (p. 302).

Ce dernier point est politique, dira-t-on, et c'est l'attitude rivarolienne et frédéricienne aussi, comme on désignait le style du Roi en Prusse, que l'on lit peu et qui a fait beaucoup, contrairement à d'autres auteurs. Il demeure que la langue est toujours un bien commun, que son usage a besoin d'un perpétuel secours étranger, non pour l'émender, pour faire tomber des branches mortes par lesquelles le poète Charles Péguy (1873-1914) désignait le bois sec des habitudes, mais encourager le peuple français même à maintenir son niveau et son ambition de sociabilité! Cela se produit aussi envers d'autres nations, sinon toutes, et c'est ainsi que le mouvement intellectuel et artistique a encouragé la consœur allemande, le poète et essayiste Jean Cocteau en tête, à résister au «globish», à l'absorption d'un anglais délétère, afin de maintenir la qualité de la réflexion. Souvent les philosophes usent ainsi, dans leurs disputes, de termes techniques allemands que des esprits précipités qualifient de vieille-mode et qui ne font que secouer l'esprit endormi de la nation.

Il y a donc une nécessité à produire un éloge d'une langue, entendons de célébrer sa dominante ou excellence dans un domaine: il en va de cette qualité, comme de toute valeur, qui se corrompt en ne se différenciant pas. Que ceux qui en doutent, par défaut d'expérience, se redisent le mot d'Aristote: celui qui n'a que des amis n'a pas d'amis. Il est vrai qu'il aurait ajouté, mes amis, il n'y a pas d'amis. Voulons-nous dire qu'une langue aurait l'excellence d'une exception? Et que celui qui sort de sa maison, -s'il est vrai que le langage en est une, selon une métaphore dont on abuse- serait seul à même d'en juger, et donc que nous sommes relativement étrangers aussi à nous –mêmes quand nous réfléchissons ou examinons notre langue? Nous n'avons point la possibilité de comparer divers dialectes français vivants, comme s'y livrent, sur leur langue, les frères Jakob (1785-1863) et Wilhelm(1786-1859) Grimm, car la diversité allemande ou anglaise même, italienne surtout, ibérique est peu éprouvée dans un pays qui se veut – non sans outrance- le successeur de la civilisation romaine qui réduisit tout en provinces et échoua –si la chronologie et l'histoire ancienne sont crédibles- devant les Parthes et ceux justement des porteurs du nom de Francs, au-delà de la frontière du Rhin qui n'a rien de naturelle!

Il y a cependant une nécessité de logique, un exercice, indépendant des conditions historiques d'exercice du pouvoir - et la France contemporaine le perd au bénéfice d'un nouveau couple discret germano-italien tourné vers l'Est du continent, prolongeant son influence, en avertit la presse économique, en Eurasie. Que le pays, le cher et vieux pays dont parlait un enfant du Nord, de Lille, dont un grand oncle de côté maternel allemand, avait aménagé les boulevards au 19^{ème} siècle, avait feu le Président Charles de Gaulle, puisse apporter une contribution linguistique, peut-on dire, comme l'exercice du latin, producteur d'exemples, à une nouvelle relation –au sens propre – internationale, cela est concevable ; mais la condition de devoir accepter sur soi un regard étranger, et une contrainte de se plier à son propre ordre intellectuel, à respecter l'image qu'il se donne, fait tout le problème du rapport linguistique entre l'étranger et le français; souvent, il semble que le dépôt fructifie mieux sous un climat qui ne soit pas parisien, comme nous le suggérons à propos d'un Le Clezio plus fréquenté par les francophones ultramarins – pour ainsi dire- qu'à son propre foyer!

Il faut citer parmi les étrangers observant notre langue, les Français mêmes expatriés, ce qui est le cas, pour un part importante de son existence, du précédent auteur prix Nobel de littérature, mais enfin l'exemple le plus illustre de censeur et de connaisseur inégalé de la langue française, de son conservateur, qui la préserve des altérations, est dans la Belgique. Il ne s'agit pas que de citer le littérateur, poète et

dramaturge flamand Emile Verhaeren (mort suspectement à Rouen pendant le premier conflit mondial, poussé sous un train par la foule, nous fait-on croire!!) dont la sensibilité fluide, toute comparable à un prélude d'opéra de Wagner, par exemple aux premières notes de «Tristan»¹, se colle sur le français poétique, et fait ressentir un manque au lecteur ordinaire de cette prose ordonnée que nous disons «versification» ou forme poétique, avec l'énigmatique et non sans esbroufe, «Art pour l'Art», sans équivalent exact dans la littérature étrangère européenne. Le nom du belge wallon Maurice Grevisse (1895-1980) et son livre *Le Bon Usage* datant de 1931, qu'André Gide célébrait comme la meilleure grammaire française, suffirent pour dire que l'attention portée au génie de la langue a besoin d'un sérieux esprit de méthode, d'une certaine distance, et qu'il y a une marque de faiblesse universitaire et administrative «hexagonale», un certain esprit de laisser-aller, un manque de travail constant ou de patience qui ont laissé ce monument belge de philologie, de grammaire, de syntaxe et de lexicographie inégalé.

Le comte Rivarol précise, dans son discours, par une formule inconnue de ses compatriotes d'aujourd'hui que «le Français cherche le côté plaisant de ce monde, l'Anglais semble toujours assister à un drame : de sorte que ce qu'on a dit du Spartiate et de l'Athénien se prend ici à la lettre: on ne gagne pas plus à ennuyer un Français qu'à divertir un Anglais. Celui-ci voyage pour voir; le Français pour être vu».

Cette observation nous permet d'avancer une synthèse qui reprendra tout l'intérêt porté par les cercles les plus raffinés à des français voyageurs comme ce comte de Gobineau réédité qui sont, comme l'œuvre d'autres auteurs, rangés sous la rubrique des puristes extérieurs au monde parisien.

3. Un témoignage de Richard Wagner

Il serait injuste de citer l'Etranger francophone, - ce qui est à différencier de la francophonie ou, s'il est permis de dire ce qu'elle signifie maintenant, cacophonie littéraire de candidats à l'obtention d'un prix parisien littéraire- sans désigner deux auteurs et géants de la musique dramatique et symphonique, Franz-Liszt et celui qui est devenu son gendre Richard Wagner; le premier, très religieux, a rédigé une étude française prosaïque sur les œuvres wagnériennes de *Tannhäuser* et *Lohengrin*, et a utilisé un texte du célèbre écrivain ecclésiastique breton connu pour son essai contre l'indifférence en matière de religion, l'abbé Hugues-Félicité Robert de Lamennais (1782-1854), pour composer à l'orchestre *Trois odes funéraires*², en 1860; et le second s'est illustré dans sa jeunesse avancée, si l'on peut dire, par une charmante et fraîche, alerte étude française de l'opéra de Weber, le *Freischütz* ou franc-tireur dans laquelle le diable dispute sa proie, et voit l'innocence aidée de la grâce divine, lui échapper! L'étude s'intitule: *Le Freischütz à Paris* (1841). Le public de l'Opéra avait boudé la simplicité et la non sensualité allemande ! Un peu ce qui rapprochera Nietzsche devenu par fantaisie malade germanophobe en diable, de Bizet et de l'opéra *Carmen*, contre le *Parsifal* de Wagner, dont l'on rappellera que le nom est tiré d'un essai du traducteur allemand Josef von Görres (1776-1848), datant de 1813 et intitulé «Lohengrin»- , et signifierait «fal Parsi», devenu le chevalier Perceval ou Percival du roman poétique de Chrétien de Troye! Görres, s'il nous est permis d'insister sur le génie productif de sa

¹ «Tristan et Isolde», créé le 10 juin 1865 à l'opéra par l'orchestre royal de Munich.

² «La pièce est dédiée à la mémoire de son fils cadet Daniel (1839-1859), sorti de la Faculté de droit de Vienne, et décédé le 13 décembre 1859 à Berlin chez sa sœur Cosima et son beau-frère Hans von Bülow. cf. la revue, **Silences**, numéro consacré à Liszt, Editions de la Différence, Paris, 1986, 307pp., p. 114.

nation, a autant donné des extraits du *Shah Nameh (Das Heldenbuch, 1942)* que traduit du français les *Tableaux synoptiques de Chimie* de Fourcroy !

L'expérience parisienne wagnérienne est racontée dans une lettre à Franz Liszt, publiée pendant la seconde guerre mondiale, chez Gallimard, et montre que l'observation étrangère distingue entre le vouloir-vivre des Français, leurs exigences et leurs mœurs, et la forme de la langue, son prestige peut-être, comme nous l'avons suggéré au début de cet article, plus imposé que réellement spontané. Après avoir passé en revue l'Espagne, avec cette sympathie habituelle que les Allemands portent à ce peuple qui ne fut jamais en guerre, depuis les Temps modernes, contre eux, il note:

3.1. Appréciation portée par Richard Wagner sur l'esprit parisien

«Presque tous les grands poètes espagnols ont, dans la seconde moitié de leur vie, renoncé au monde pour entrer en religion. Mais alors nous constatons un fait absolument unique: c'est que, dans cette nouvelle existence, après avoir entièrement triomphé de la vie par l'idée, ces poètes ont su peindre cette même vie avec un sûreté, une vérité, une chaleur et une netteté qu'ils n'avaient jamais connues dans leur étant antérieur; que dis-je, au fond de leurs couvents ils ont enfanté les créations les plus gracieuses et les plus plaisantes! En face de ce phénomène si merveilleusement suggestif, toute autre littérature nationale me paraît bien pâle et bien insignifiante, et si la nature a fait surgir un Shakespeare du milieu des Anglais, il faut se rappeler que Shakespeare a été le seul de son espèce. Aussi, quand je vois l'admirable nation anglaise, cette brocanteuse universelle continuer de fleurir et de prospérer à merveille, tandis que la nation espagnole es frappée de mort, je n'en suis tellement saisi que parce que ce phénomène éclaire pour moi d'un jour si vif le problème qu'il s'agit de résoudre dans ce monde», oppose le tableau, suivant lui, inquiétant, de la vie parisienne: «Paris avait toujours pour moi» écrit Richard Wagner, «quelque chose de désagréable et d'inquiétant. Il m'attirait, tout en m'inspirant une vive répulsion, si bien que mon séjour ici était un vrai supplice de Tantale. Aujourd'hui» -à l'hiver 1858- «*tout est bien changé; la répulsion reste, et le charme qui me séduisait a perdu de sa puissance...*» » Ces physionomies françaises, si bien faites pour connaître tout ce qui charme, tout ce qui parle aux sens, me montrent dans tout son épanouissement ce qui chez d'autres nations, m'apparaît sous des traits plus vagues, et sous une forme peut-être plus rudimentaire; ici, le relief est tellement marqué qu'il m'est impossible de me faire illusion un seul instant. Ici, je sens plus positivement qu'en aucun autre lieu de la terre que je me trouve dans un monde avec lequel je n'ai absolument rien de commun, et cela parce qu'il se présente sous des dehors si séduisants et sous une forme si nette, si délicate et si parfaite. Je te dirai franchement que je n'ai guère pu me décider à jeter les yeux sur les nouvelles constructions de Paris qui sont assurément étonnantes; je me sens tellement étranger à tout que, même lorsque je regarde ces merveilles, elles ne me disent rien...» (*Correspondance de Richard Wagner et de Franz Liszt, 1943, pp. 415-416*).

3.2. Parler le français ou parler français?

Nous serions tentés d'user de cette autorité d'un artiste et littérateur qui vécut pauvre à Paris avant d'y triompher, pour avancer que le français ne possède cette qualité admirable de logique, ou, à parler le langage philosophique de Rivarol, d'universalité que du point de vue du dominant, du pouvoir législateur – que ce dernier soit politique ou autre- et non du dominé, ce qui accroîtrait paradoxalement la fragilité d'une société exposée aux soubresauts chroniques révolutionnaires. A cette opposition de la France

réelle et du français bâti sur un socle européen, comme au dix-huitième siècle, se surimposerait un élément proche de ce que nous désignons par l'étranger, à savoir l'exilé, et à cet égard, deux grandes figures en sont, si on excepte René Descartes dont il a été fait un modèle de rationalité du discours, à savoir Voltaire et Rousseau, et ce n'est pas un paradoxe que de préciser que leur distance avec la société parisienne cœur de l'activité nationale, a fait d'eux des modèles en les haussant à une position, comme celle que décrivait Romain Rolland, au-dessus de la mêlée! Ils sont célébrés, mais sont-ils vraiment lus et compris? Ce n'est pas une question, peut-être, étrangère à notre dissertation.

Notre conclusion développera cette interrogation, soumise à la bienveillante attention de nos collègues et des étudiants iraniens qui lisent du français, entendent parler français et ont plus de difficulté, - du moins est-ce notre cas- à répondre à la question: «qu'est-ce qu'être français? », bref à définir la francité, mot du reste sorti des dictionnaires; alors que la même attention portée à l'Angleterre, à l'Irlande, à l'Ecosse, au pays de Galles, à la Wallonie, à la Hollande, aux Flandres, au Nordiques, à la Scandinavie, à l'Allemagne et à l'Italie, où à l'Ibérie, ou en France à la Bretagne, pour ne prendre que des personnalités nationales bien arrêtées aboutit à proposer un caractère.

De la France littéraire, nous retenons une langue, arrivée très vite à une perfection au 18^{ème} siècle, mais dont l'Histoire fait savoir qu'elle domina des esprits, et plut à l'Etranger, plus par ses formes, comme un écrin où déposer des diamants, que par le miroir d'un peuple, qu'il a de la peine à discerner! Et c'est certainement ce manque qui frappait Goethe jugeant le pays trop prompt à l'emportement, devenu une nation d'extrêmes; ce qu'il exprime de manière familière:

3.3. Différence entre la littérature française et allemande par Goethe:

«Voyez-vous» explique-t-il au baron de la Motte-Fouqué, 25 décembre 1825, « une différence essentielle entre la littérature allemande et française, est que soit l'on existe absolument, inébranlablement, en appartenant à une orientation et à un parti reconnus, soit, puisqu'on n'est pas compté parmi les bons, l'on n'est absolument pas présent ; chez nous, en revanche, je puis être à ce coin de la pièce, et vous pouvez y être assis diamétralement en face, et nous y existons et nous y demeurons tous les deux» (*Goethes Gespräche*, 1909, p. 220)!

4. Conclusion

4.1. Le monde français selon Rivarol dans son discours de 1784:

«Le temps semble être venu de dire le *monde français*, comme autrefois le *monde romain*, et la philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout de la terre à l'autre, se former en république sous la domination d'une même langue. Spectacle digne d'elle que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples et qui, plus durable et plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre!»

«Mais cette honorable universalité de la langue française, si bien reconnue et si hautement avouée dans notre Europe, offre pourtant un grand problème. Elle tient à des causes si délicates et si puissantes à la fois que, pour les démêler, il s'agit de montrer jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution politique, l'influence de son climat, le génie de ses écrivains, le caractère de ses habitants, et l'opinion qu'elle a su

donner d'elle au reste du monde, jusqu'à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu se combiner et s'unir pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse.»

4.2. Une république sans peuple?

Le lecteur aura jugé ce monde français, dont traite Rivarol, de rêve, d'époque révolue, depuis l'âge des lumières, vite éteintes après les conquêtes révolutionnaires ou napoléoniennes, et le mot de Goethe, selon lequel après Voltaire, Diderot ou Rousseau, la langue s'est figée ou a atteint un sommet, que pareil moment ne reviendra plus, suscite toujours des protestations françaises, mais l'étranger a plus de considération pour cette période que le Français cultivé ou universitaire: qui prend plus, en effet, au sérieux notre siècle où la langue française fut parlée par l'élite cultivée du Continent, que ceux auxquels nous fîmes des guerres continuelles, et quelle conscience, pour parler de l'Asie, autre que celle de Gobineau, a fait savoir, comme dans son compte-rendu sur l'état de la Perse lu à l'Académie des sciences morales et politiques en 1858, que Téhéran, en signe de qualité, tenait à ce que ses enfants connaissent du français?

La réponse en est dans une formule de Voltaire que la langue naît d'un peuple, mais que ce sont des personnalités qui la perfectionnent. L'essence de ce monde français est donc une création de personnalités, françaises et étrangères, et la force d'une langue, son avenir, sont liés à cette relation, ou *réceptivité mutuelle*, comme on le dit des astres augmentant leur influence.

Bibliographie

- Gobineau Arthur de, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Firmin Didot, 2 tomes, 1884.
- , *Nouvelles Asiatiques* précédées de «Autour de Gobineau» par Nicolas Bouvier, Collection P.O.I., 8 villas d'Alésia, Paris, 14^{ème}, 1992, ISBN 2-86744-234-6, 336pp.
- *Das Heldenbuch (le livre des héros)* de Firdousi, en deux tomes, 1820, réédité en 1942, par le sanscritiste Willibald Kirfel (1885-1962).
- *Goethe's Gespräche*, ed. Flodoard von Biedermann, 6 tomes, Leipzig, 1909.
- Leconte de Lisle, *Poèmes barbares*, Paris, Lemerre, 1942.
- Rebatet (Lucien), *Une nouvelle Histoire de la Musique*, chez Robert Laffont, 1991.
- *Correspondance de Richard Wagner et de Franz Liszt*, traduction de L. Schmidt et de J. Lacant etc., Paris, Gallimard 1943, 520 pp., lettre du 24 ou 25 janvier 1858, pp.415-416.
- Rivarol (Antoine de) *Discours sur l'universalité de la langue française*, Berlin, juin 1784, <http://www.bribes.org/trismegiste/rivarol.htm>.
- «Silences» numéro consacré à Liszt, Editions de la Différence, Paris 1976. Voltaire, *Œuvres*, nouvelle édition avec des notes et des observations critiques, par M. Palissot. Lettres choisies, Correspondance générale, tome III, Baudouin et Stoupe, Paris 1802.
- Wagner (Richard) et Franz Liszt, *Correspondance*, traduction de L. Schmidt et de J. Lacant etc. Paris, Gallimard, 1943.
- *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, 1789. (Sans nom d'éditeur et sans lieu), en fin d'ouvrage signature de Necker, Baronne de Staël, 141pp.